

Hélas, pour nous, les jours se suivent avec le même cortège : des hommes partent, quelques-uns rentrent. Des demandes, toujours. Des tristesses, des angoisses, toujours.

L'année s'achève : Dénonciations, menaces, relève des otages. Tout cela est atroce ! Quand donc aurons-nous fini ?

1943

L'ANNÉE commence par une belle matinée ensoleillée. On échange des vœux, mais surtout un souhait : se retrouver l'année prochaine dans une Tunisie et peut-être une France libérée !

On voit moins d'Allemands dans la rue.

Les S.S. ont joyeusement fêté la Saint-Sylvestre ; Zaewecke ne vient pas à la Communauté : nous éprouvons une sensation de liberté.

Le Commandant nous demandera ironiquement quelques jours plus tard comment nous avons passé le Réveillon du 31 Décembre. « Nous sommes dans le deuil ; il n'est pas de fête pour nous », lui répond-on.

..

Nouvelle alerte le 4 Janvier.

Les Autorités Tunisiennes étant contraintes de fournir 8.000 travailleurs aux Allemands, le Service de la Main-d'Œuvre croit opportun de faire appel aux Juifs pour prélever chez eux un contingent de quelque 3.000 travailleurs.

Le Président, convoqué d'urgence, dirigé de la Kasbah au Colonel Aschoff, du Colonel Aschoff à la Main-d'Œuvre, reçu finalement, exprime sa surprise ; il rappelle à ceux qui paraissent l'oublier :

Nous avons déjà dans les camps de travail près de 4.000 jeunes gens, qui n'étaient pas des chômeurs ou des terrassiers de profession.

Déjà frappés en tant que Juifs, nous avons eu bonne mesure; nous ne pouvons être atteints de tous les côtés à la fois. Au reste, l'effort actuel ne saurait être dépassé, en aucun cas.

Malgré cette prise de position, nous ne laissons pas d'être inquiets de cette complication nouvelle.

La question touchant au recrutement, Victor Bismut, mis au courant, juge nécessaire d'en aviser Ghez, qui venait d'être éprouvé par un deuil cruel.

Nous voulions éviter de le déranger en de si pénibles moments, mais il viendra néanmoins et accompagnera M. Borgel au Gouvernement Tunisien. Elie Nataf, qui a des amitiés au Service de la Main-d'Œuvre, s'y rendra également le lendemain.

Nous maintenons ferme notre point de vue.

..

Le Service de la Main-d'Œuvre se contenterait finalement de quelques centaines de Juifs. Nous persistons dans le refus, n'arrivant même pas à relever tous les malades qui sont dans les camps.

Nous l'expliquons au Commandant Zaewecke. Lui-même paraît surpris et quelque peu offusqué; les Juifs sont sa chose, personne ne doit s'en occuper. Il verra le Colonel Aschoff.

On n'entendra plus parler de cette demande.

A LA QUESTION

ZAEWECKE nous soumettait parfois à un véritable assaut de questions. Il fallait aussitôt y répondre avec assez d'astuce pour détourner de sérieuses difficultés.

Il s'intéressa notamment à maintes reprises, à certains de nos coreligionnaires qui avaient quitté Tunis à l'arrivée des Allemands. Il y avait parmi eux des franc-maçons, des gaullistes notoires; on essayait de couvrir: « Ils sont absents depuis longtemps pour leurs affaires. » Alors, il demandait s'ils avaient ici des fils, des frères, d'autres parents. Voulait-il exercer des représailles? On répondait qu'on l'ignorait, qu'on le renseignerait.

Renvoi aux calendes.

..

Une autre fois, c'est un propriétaire antisémite qui, ayant des difficultés avec son locataire et désirant l'expulser, a éprouvé le besoin de s'adresser à la Kommandantur, « pour se faire rendre justice. » Le commandant nous en parle et nous enjoint de faire évacuer le local.

L'arbitraire est excessif: nous répliquons que l'on ne peut se substituer aux tribunaux saisis d'une instance. Zaewecke rétorque: « Le propriétaire a compris qu'il serait